

Louis MARCOU

HISTOIRE DE LA RÉSISTANCE DANS LE SECTEUR NORD-EST

DONNÉES TECHNIQUES

Texte dactylographié de 15 pages, tapé sur papier à entête de *L'Écho du Raincy* (Seine, Seine-&-Oise, Seine-&-Marne), hebdomadaire dont Louis Marcou faisait partie (après-guerre, il en était le directeur).

Il est daté de juillet 1946.

Ce rapport a été visé par Fr. Wetterwald (il a servi de trame aux paragraphes « groupe du Raincy » de son livre, pp. 212-214, 248 à 250) et Vic Dupont.

Il est actuellement déposé à la BDIC (côte : FΔ rés 844/03/9).

AVERTISSEMENT

Le texte ci-après est une version corrigée de l'original, notamment par les modifications suivantes :

- suppression des coquilles typographiques,
- suppression des majuscules intempestives,
- modifications mineures de forme (tirets, notamment),
- restitution de certaines abréviations (Cie en compagnie, par exemple).

Les pseudonymes ont été mis en italique.

Le plan adopté reprend le découpage général et les grands titres de l'original.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 25 OCTOBRE 2007

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Avant propos.</i>	3
2	<i>Précisions sur les pseudonymes.</i>	3
3	<i>Entête.</i>	3
4	<i>Naissance du Corps Franc.</i>	4
4.1	Juin 1940.	4
4.2	Fin 1940.	4
4.3	Avril 1941.	4
5	<i>Portraits.</i>	5
5.1	Kretz.	5
5.2	Boutonnet.	6
5.3	Henry.	6
5.4	Laffargue.	6
5.5	Richard.	7
6	<i>Dans la région.</i>	7
6.1	Renaud.	7
6.2	Dreyfus et le groupe D.	7
6.3	De fameux FFI...	8
6.4	Le citoyen Moronval.	8
6.5	Montée en puissance.	9
7	<i>Le Groupe Franc.</i>	9
7.1	1942.	9
7.2	1943.	9
7.3	Les réfractaires.	10
7.4	Alertes.	10
8	<i>Le 1^{er} Régiment Franc de Paris.</i>	11
9	<i>Libération.</i>	12
9.1	Préparatifs.	12
9.2	Engagement.	12
9.3	Accrochages.	13
9.4	Le désastre.	13
10	<i>La curée.</i>	14
10.1	En prison.	14
10.2	La manœuvre communiste.	14
11	<i>Additif.</i>	15

1 Avant propos.

Assurément, Marcou fait partie de ces hommes entiers, au jugement sûr et aux décisions promptes, qui, une fois engagés, ne reviennent pas en arrière. Seulement, ce type de fonceur est une espèce rare, surtout en temps de guerre où, au regard des risques avérés ou supposés, nombreux sont les alibis que l'on peut invoquer pour éviter de (trop) s'exposer.

Tant d'allant ne manquera pas non seulement d'inquiéter les accapareurs de la Résistance (Marcou désigne nommément les communistes qui le jetteront en prison pendant 2 mois !), mais aussi, après-guerre, de surprendre le docteur Wetterwald lui-même qui notera, sur le document, cet « anticommunisme passionné » de Marcou et omettra, dans son ouvrage, de désigner les auteurs pourtant connus de tant d'abominations.

Marc Chantran

2 Précisions sur les pseudonymes.

<i>Adrien</i>	Boutonnet
<i>Armand</i>	René Dumont-Guillemet
<i>Christophe</i>	Captain Feel (Anglais)
<i>Jacques</i>	Jean Tillet
<i>Jean-François</i>	Lieutenant Chaigneaux
<i>Liégeois</i>	Léon Desmets
<i>Pierre</i>	Lieutenant Picard
<i>Simonet</i>	Lieutenant Alexandre

*** début du document ***

3 Entête.

À notre chef, le colonel Vic Dupont

Mon colonel,

Voici, telle que je l'ai vécue, l'Histoire de la Résistance dans le secteur nord-est. Il me faudra souvent parler de moi ou des miens, excusez m'en, je ne le souhaitais pas mais les circonstances m'y obligent. Je me suis efforcé d'être impartial. Peut-être trouverez-vous que quelques « portraits » sont trop poussés, je ne le pense pas... Étudiez les personnages en question et vous vous apercevrez que je suis resté en dessous de la vérité.

C'est une page d'histoire locale. D'autres ont fait mieux, certains ont fait plus mal. Nous ne sommes que des humains, bien souvent embarrassés devant les multiples problèmes à résoudre.

Avons-nous eu tort ou raison ? L'avenir nous l'apprendra.

Respectueusement.

4 Naissance du Corps Franc.

4.1 Juin 1940.

Le 20 juin 1940, j'avais sauvé le matériel abandonné sur le camp d'aviation de Montluçon : 132 camions, 6 avions, outillage et objets de literie, pneus, etc. Le même jour, ordre fut donné aux réfugiés dans le camp construit par l'usine de la Côte-Rouge (SAGEM) de gagner l'intérieur. La compagnie du régiment régional que j'avais prise en charge fut désarmée et les hommes habillés en ouvriers.

Le 22 juin, vers 13h30, deux Allemands accompagnés d'une femme blonde qui connaissait admirablement les lieux firent irruption et me demandèrent de leur livrer les ouvriers étrangers. Nous les avisâmes que ceux-ci étaient partis depuis deux jours ; ils n'en voulurent rien croire et visitèrent le camp.

Ils n'étaient que trois.

En passant devant les cuisines, je donnai l'ordre d'exécution. Ce fut Alexandre Goislard, actuellement membre de Vengeance qui les égorgea. La femme fut mise à mort par les femmes du camp.

Ils sont tous trois enterrés, roulés dans des peaux de vaches, à proximité du champ d'avoine attendant à l'usine de la Côte-Rouge, à Montluçon.

Ce furent les premiers Fritz à l'actif de ce qui allait devenir un Corps Franc.

Le 27 juin, je passai la ligne de démarcation et rentrai à Argenteuil.

4.2 Fin 1940.

L'hiver 1940-41 fut rude. À Argenteuil, les premières réunions de ceux qui n'abdiquaient pas eurent lieu au café des sports, chez Maurice Touillon. La ville était pleine d'Allemands. Pour entendre Londres, il nous fallait aller deux par deux dans une remise, à la porte de laquelle veillait un des nôtres pendant que Maurice faisait le pitre pour détourner l'attention des Fritz qui envahissaient tous les cafés.

Le ravitaillement était difficile. Il n'y avait rien. Les ponts entre Argenteuil et Paris étaient coupés et j'avais 1.500 ouvriers à nourrir. L'usine ne tournait pas et nous ne tenions pas tellement à ce qu'elle prenne le travail pour l'Allemagne. L'essence était détenue par les Boches, les transports étaient bloqués. Il fallait en sortir.

Le chef de la *Reichbahn* à Argenteuil, un nommé Hill, déjeunait et dînait au café des sports. C'était un bon diable mais il a mal fini : un soir qu'il faisait noir (il l'était bien un peu aussi), il eut le grand tort de se promener le long de la berge. Il n'en est pas revenu. Quoi qu'il en soit, il nous procura deux wagons de pommes de terre et des haricots. Je le priai de me rendre visite à Clichy-sous-Bois, ce qu'il fit avec plaisir. Pendant ce temps, Goislard, Champeval, Touillon, Roux et deux chauffeurs faisaient main basse sur le dépôt d'essence de la *Reichbahn* et enlevaient le stock de conserves. L'essence fut emmagasinée à Levallois et les conserves distribuées à Argenteuil (cantine), Clichy-sous-Bois (maison Relet, allée de Navarin), Villemonble (maison Hakspill, angle de la Fosse-aux-Bergers).

Une enquête fut ouverte par ces Messieurs. Elle n'aboutit pas.

En janvier 1941, je quittai la SAGEM, ne voulant pas travailler pour l'Allemagne. Goislard et quelques ouvriers me suivirent et vinrent s'installer à Villemonble. Ce sont là les premiers réfractaires. Pour les occuper je leur donnai des terrains à défricher à Lagny au lotissement de la colline Saint-Denis.

4.3 Avril 1941.

En avril 1941, au Raincy, Jampierre, propriétaire des cars qui font la navette entre la gare et Montfermeil, m'indiqua le moyen de passer la ligne de démarcation. Il n'y avait qu'à s'adresser à son parent, René, frontalier à Vierzon.

À Vierzon, je rencontrai Mortier, enseigne de vaisseau, qui me présenta à *Christophe* (alias Captain Feel [*peu lisible*]) de l'IS. Celui-ci me proposa de faire passer les prisonniers évadés ou autres gens pendant que Mortier ferait de même à Langon et Salluces-de-Béarn. Une entente fut vite conclue avec René et la navette commença.

Cependant, à Clichy-sous-Bois, quelques-uns n'avaient pas accepté volontiers la défaite. Un embryon de section fut monté. De ces premiers pionniers d'aucuns sont morts, tués ou déportés. Il y avait Spitz Augustin qui m'amena sa femme Jeanne, son fils Roger, ses frères Maurice et Roger ; Relet et son beau-frère Levoye, le jeune Persicot, Testa le charbonnier, Chevasson. À Villemomble : Goislard ; Langet ; Lantey ; Simon et ce brave Marcel Wasterlain aidé de sa femme Suzanne. Ces deux-là ouvrirent toutes grandes les portes de leurs immeubles à ceux de la Résistance. Ce fut le début de ce « Petit Maquis d'Avron » qui sauva tant de vies.

Au cours d'un voyage à Vierzon, je fus présenté au colonel Lawrens. Le passage continuait à fonctionner mais présentait de plus en plus de difficultés. Un soir, René fut arrêté ; nous cessâmes quelque temps.

Je demandai à Roger Parret des laissez-passer. Il m'en fournit une douzaine, puis m'en proposa à intervalles réguliers.

Fin 1941, nous étions une vingtaine à Clichy-sous-Bois et une dizaine à Villemomble. Une autre dizaine était disséminée sur le territoire de Gagny. Les réunions avaient lieu soit chez Relet, qui tenait un café, soit au café de Wasterlain au pont Becker.

C'est ainsi que naquit le Groupe Franc.

5 Portraits.

5.1 Kretz.

En 1942, *Christophe* vint au Raincy. Il logea chez Charles Kretz, 7 allée de Villemomble. Charles était l'adjoint de Desmets Léon dit *Liégeois*.

J'avais connu *Liégeois* bien avant la guerre. Il se disait ingénieur travaillant pour les usines de textile de la région de Roubaix. Il apparaît qu'en effet Desmets a de grandes connaissances en cette partie. Élevant une famille nombreuse, il connut, suivant les périodes de crise ou de prospérité, des hauts et des bas. Il dépensait sans compter lorsque les jours étaient fastes, cherchant l'argent partout lorsqu'ils étaient durs.

C'était un des piliers du café Brossy, café de la gare, et un des joueurs les plus acharnés. Je l'ai toujours considéré comme un hâbleur, un vantard et un bavard.

Peu courageux au surplus. Certain jour de 1940, il se fit expulser du café Brossy par Christiensen, un Danois, ingénieur directeur des ateliers mécaniques de l'allée Duportail à Villemomble. Christiensen le conduisit à la porte en le tenant par l'oreille et l'expulsa d'un coup de pied au cul. Desmets ne réagit pas.

Au cours de l'exode, il se montra tel. Le chauffeur qui le conduisait, beau-père de Willie Moreschi, qui fut sauvé des griffes de la Gestapo en 1943 par moi, me l'a conté.

En 1943, *Liégeois* était dans l'obligation de vendre les bijoux de sa femme. Il cherchait, par tous les moyens, à se procurer de l'argent. Il emprunta une certaine somme à Gabriel Yazdidjian (membre des Corps Francs) qu'il n'a jamais remboursée. Il a bien d'autres dettes. Brouillon et inconstant dans ses idées politiques, s'il est exact qu'il ait été utile au recrutement et dans certains cas bien précis, il a été certainement en dessous des espérances que la Résistance avait fondées sur lui.

En tout cas, en ce qui concerne les miens et moi, nous préférions vivre et agir sans lui. Je le connaissais réellement trop bien.

Quant à son adjoint, Charles Kretz, il n'est pas de la même trempe. Charles est un honnête et brave garçon, dévoué jusqu'à la mort, fidèle à ses amis et à ses idées. Sous des dehors un peu frustes, il cache beaucoup de finesse.

Il est né le 07 juillet 1902 à Sarralbe (Moselle). Maréchal-des-logis au 402^e DCA, il fut fait prisonnier le 28 juin 1940. Il s'évada de Dieuze le 14 juillet. Employé aux wagons-lits, il reprit du service le 4 septembre. Effectuant le trajet de Narbonne, puis ceux de Lyon, Vichy, Bordeaux, Hendaye, il réussit à faire passer dans son coffre un certain nombre de personnes, notamment Mrs Baldwin. Il est connu par suffisamment de résistants authentiques pour ne pas douter de son activité.

5.2 Boutonnet.

Au mois de mai, Boutonnet, qui habitait Gagny, joignit ses efforts aux miens. Il avait déjà travaillé dans la région de Tours, où il avait été blessé et avait établi une navette avec Boulogne-sur-Mer. Il était aidé par ses cinq fils et gendres. Dès que l'entente fut établie, *Adrien* s'adjoignit Malézieux, Hurel et Gohel.

À Villemomble, le « Petit Maquis » fonctionnait de mieux en mieux. Marcel Wasterlain logeait tous ceux qui étaient inquiétés par les autorités allemandes et choisissait parmi eux ceux qui furent des nôtres.

Pourquoi ces groupements ? Le désir et le besoin de se sentir les coudes et l'espoir.

5.3 Henry.

Un soir, Hackspill, de Villemomble, un homme du commandant Henry, vint me demander d'essayer de sauver Lanteaulme, ex-commissaire de police de Noisy-le-Sec, condamné à mort par les Fritz pour avoir laissé filer deux résistants belges. Il avait été dénoncé par un des inspecteurs qui avaient arrêté ceux-ci.

Je m'adressai à Roger Parret, spécialiste de ce genre d'opérations. Roger avait, la quinzaine précédente, sauvé celle qui est sa femme aujourd'hui, coupable d'avoir giflé et insulté un officier allemand dans le métro.

Roger obtint la grâce de Lanteaulme dont la peine fut commuée en détention en forteresse. Nous aurions pu mieux faire, mais le commandant Henry, qui connaissait de Brinon, fit une démarche auprès de de Brinon qui coupa net notre action.

Je connaissais Henry depuis longtemps. Il nous est arrivé, pendant l'occupation, de déjeuner ou de dîner ensemble. Il était conseiller municipal de Villemomble et réunissait régulièrement ses amis au café Petit sur la place de la gare. Je n'ai jamais considéré son groupe comme un groupe de choc, connaissant trop de ceux qui en faisaient partie pour en douter. L'intervention du commandant Henry auprès de de Brinon m'avait rendu prudent et je me suis abstenu de toute liaison avec lui par la suite.

5.4 Laffargue.

Au mois de juin, Laffargue (depuis médaillé de la Résistance) vint me trouver de la part de Parret pour sauver celle qui donnait des laissez-passer pour la zone libre. Karola K... était la femme du colonel allemand qui les établissait. Elle était juive et anti-nazie. Elle fut divorcée en 24 heures par la Gestapo et devait, le samedi qui suivait, être dirigée en Allemagne, à destination d'un camp d'extermination. Elle était déjà affublée du prénom de Rebecca.

Roger Parret obtint la dispense de publications du Procureur de la République. Richard, maire de Gagny, obtint une carte d'apatride. Nous la domiciliâmes à Gagny en antichambre le contrat (enregistré légalement) et la mariâmes le samedi suivant avec un portugais, un acrobate de métier, qui faisait la navette Le Raincy-Vierzon. Elle était sauvée. Nous avons toujours eu des laissez-passer.

5.5 Richard.

Richard, Marc, maire de Gagny à cette époque, mérite une mention spéciale.

En 1941, j'avais eu la surprise d'apprendre sa nomination par Vichy. Il n'y avait pas à douter de ses qualités d'organisateur et je ne pouvais, ni ne voulais, douter de ses sentiments patriotiques. Je m'en fus le voir. Immédiatement, sans me demander pourquoi, Richard m'offrit son aide, donnant cartes et essence, intervenant pour les réfractaires quelles que soient leurs opinions politiques. Inquiété sérieusement deux fois par les Allemands, il échappa par miracle. De plus en plus il donnait son aide à la Résistance jusqu'au jour où il fut révoqué par Vichy, en 1943. Membre des Corps Francs, il fut affecté par la suite à la 2^{ème} compagnie du bataillon Hildevert avec Charpoux. Il fut démobilisé en 1945 comme adjudant au bataillon 184/22.

Le Groupe Franc de Clichy progressait de jour en jour. Délaissant Livry-Gargan, il s'étendait à Sevrans avec Maurice Dupré, secrétaire général de la mairie, à Blanc-Mesnil avec Fort Robert, secrétaire général de la mairie. À Colombes, Lesaffre, plus tard déporté à Buchenwald, groupait quelques hommes.

6 Dans la région.

6.1 Renaud.

Desmets, dit *Liégeois*, aidé par Charles Kretz, en contact avec les éléments les plus connus de la Résistance, avait une activité certaine. Je n'ai pas à la juger mais elle m'apparaît un peu « brouillonne ». Je crois le travail plus spectaculaire que réel.

Plus efficace, selon moi, fut le travail de Charles Renaud. Arrêté en 1940, la veille de Noël, relâché après 5 semaines de cellule, il n'en continua pas moins son action. Entré à la SNCF comme surveillant des travaux temporairement, il organisa les groupes de Corps Francs pour sabotage et dirigea lui-même l'action dans les dépôts et ateliers. Recherché par la Gestapo, il dut quitter son domicile et vint au Raincy.

Charles Renaud ne pouvait souffrir Desmets et il n'eut de cesse qu'il eût démasqué. En effet, *Liégeois* touchait de l'argent de divers côtés... et il lui en fallait encore.

En fait, même pour la Milice, *Liégeois* n'était pas considéré comme dangereux et, quoique brûlé, on le laissait faire.

6.2 Dreyfus et le groupe D.

Au Raincy, dans l'ancienne avenue du chemin de fer, aujourd'hui avenue de la Résistance, exerçait Dreyfus, chirurgien-dentiste. Il y est encore. Dreyfus fit la connaissance de Renaud qui le pria de prendre le commandement du secteur du Raincy, se réservant de faire la liaison avec l'état-major.

Dreyfus forma le groupement D « Madame Françoise ».

Les agents de police, les postiers, les employés de mairie, les gendarmes en firent partie.

Il est incontestable que « Madame Françoise » rendit des services. C'est ainsi que, en 1943, le groupe D signala à Londres l'existence d'un réseau de câbles d'intérêt militaire à Étampes qui fut bombardé par la RAF. De plus, de par sa situation en plein cœur de la ville chef-lieu de canton, Dreyfus était tout indiqué pour recevoir et faire héberger les parachutistes. C'est ainsi que 15 d'entre eux dont des Canadiens, des Américains et un Polonais furent logés par ses soins. Cette branche d'activité lui était réservée d'un commun accord.

De nombreux journaux clandestins furent distribués, particulièrement « la Défense de la France », « la vie ouvrière » et « Franc-Tireur ». Ce dernier journal était adressé directement par Jean-Pierre Lévy qui, après son évasion de la voiture cellulaire de Fresnes, était venu se faire soigner sa mâchoire fracassée par les agents de la Gestapo.

Le groupe D avait certaines ambitions politiques. Il visait à prendre la mairie à la libération. Cet élément était représenté par l'ancien commissaire de police du Raincy Cazin, qui fut maire à la libération et Mme Dreyfus adjointe, le Dr Cogné, l'actuel maire du Raincy.

Il comprenait encore des éléments sympathiques, mais qui n'auraient certes pas poussé l'abnégation jusqu'à combattre : citons les docteurs Riquet et Mendelsohn, le Dr Camil J., Émile Bonhomme, [lettre illisible]achte, Bougon Paul, Bizard, etc.

6.3 De fameux FFI...

Peu avant le départ des Allemands, un bureau de recrutement FFI fut installé chez Dreyfus. Les « membres des FFI » nous font sourire et pourtant ce sont eux qui, le danger passé, firent le plus de bruit... et d'excès.

Au mois d'août 1944, dans la clandestinité encore, le comité de libération fut constitué. Il comprenait Dreyfus comme président, le commandant de gendarmerie Rivalland, le commandant FFI (?) Alexandre, le lieutenant de gendarmerie Bernard, le capitaine FFI (?) Parot, le lieutenant FFI (?) Pierre, le commissaire de police Moronval, l'ancien commissaire Cazin, le docteur Riquet, le docteur Cogné, le maire de Montfermeil Berger, le capitaine FFI (?) Furiani.

Quels étaient donc ces officiers FFI ? Nous allons le voir.

Lorsque Renaud fut arrêté en janvier 1944, Dreyfus n'avait plus de liaison avec l'état-major, il se rabattit sur un nommé Alexandre, dit *Simonet*, lieutenant de réserve, qui était délégué par je ne sais quel vague réseau comme commandant du secteur Est. Il avait comme seconds Parot, qui portait des galons de capitaine quoiqu'il soit soldat de 2^{ème} classe et Furiani, ex-adjutant de gendarmerie, contrôleur au ravitaillement de Vichy, qui portait également des galons de capitaine. Moronval, exactement Moronval, commissaire de police du Raincy, était membre de ce groupe comme lieutenant.

Il est utile de dire que les agents de police¹ faisaient partie du groupe D et non de ce groupe composé de gangsters.

En fait, lorsqu'il fut l'heure de partir au combat, j'ai demandé moi-même à ceux-ci d'y participer. Il me fut répondu qu'ils étaient là pour libérer le Raincy et s'en tenaient à cette mission. Elle n'était guère dangereuse puisqu'il n'y avait pas un seul Allemand au Raincy.

La vérité est que ce fut une entreprise de marché noir, comme ce fut ensuite une entreprise de pillage.

6.4 Le citoyen Moronval.

Nous sommes appelés à parler de ce Moronval. Un drôle de sire. Il avait été commissaire de police à Gagny. C'est lui, et les preuves sont formelles, qui dénonça et arrêta Daniel Ferdrigé, ex-maire de Montfermeil, ex-conseiller d'arrondissement, communiste, qui fut fusillé. C'est lui qui arrêta tous ceux qui furent déportés dans les camps nazis. C'est lui qui, lorsque j'eus sauvé Jean Gaulin, voulait, en juillet 1944, l'arrêter à nouveau pour le livrer à la Milice. C'est lui qui demandait de l'argent aux israélites pour les prévenir en cas d'arrestation. C'est lui encore qui exigea deux millions de Meyer, collaborateur notoire, qui assurait la Luftwaffe de son entier dévouement, pour ne pas l'inquiéter. C'est de lui dont parle Dreyfus lorsqu'il dit qu'il « marche sur des cadavres »...

Et pourtant cet homme est intouchable. Il vient d'être nommé commissaire principal. Il est chargé de l'épuration de la police.

On peut l'expliquer par les faits suivants : Moronval était éminemment suspect, et pour cause. Pour le compromettre, dans un moment difficile, on lui adressa deux hommes à garer. Bien entendu, il était surveillé. Ce furent le colonel Lizet et Jean-Pierre Lévy. Ces deux résistants

¹ Mot ajouté à la main.

authentiques, qu'il a cachés et hébergés, le défendent envers et contre tous et cela s'explique. Et pourtant...

En août 1944, au commissariat de police d'Aulnay, je fis mes adieux à Acquaviva, commissaire d'Aulnay. Il me dit textuellement : « Marcou, si vous avez dans votre groupe Moronval, vous serez vendus avant de partir ». Je ne voulais pas garder ceci par devers moi et en fit part à Charles Hildevert en présence de Kretz et de Devilliers qui se le rappellent parfaitement. Hildevert réfléchit un bon moment et dit : « Non, ce n'est pas possible, je prends tout sur moi ».

Je ne suis pas certain qu'il ait eu raison.

6.5 Montée en puissance.

Revenons à nos groupements :

À Gagny, un coiffeur, Clément Terral, du réseau Samson, était en rapports avec le commandant *Armand*. Ils décident tous deux de monter le groupe *Armand Spiritualist*². Clément s'adjoint Charpoux, ex-caporal d'infanterie et Heckel, postier au central de Villemomble. Charpoux groupe bientôt une cinquantaine d'hommes et Heckel une vingtaine. *Pierre* (Picard) et *Gaby* opèrent à Rosny et à Créteil et s'efforcent de monter 2 centaines. À Livry-Gargan, Talfumière groupe une vingtaine d'hommes.

Les groupes FTP ne sont pas nombreux et n'ont guère d'activité. Sauf Berger à Montfermeil et Jean Albert à Villemonble, on ne peut guère parler que de Beillion à Livry-Gargan. Le reste est inexistant.

7 Le Groupe Franc.

7.1 1942.

Nous voici fin 1942. Une perquisition (la 2^{ème}) est effectuée chez moi. Une dénonciation. Je ne dus mon salut qu'au fait que ma femme était journaliste, mais on m'obligea à reprendre mon métier. C'était cela ou prendre le maquis.

Je pensai que, si j'acceptais de rentrer dans un journal régional, je pourrais peut-être faire de la besogne utile. Je m'abouchai avec Corfu, directeur de La Tribune, que je connaissais depuis 30 ans et fus chargé de l'édition d'Aulnay. C'était une affaire.

Ayant un vélomoteur, un permis de circuler à toute heure, ça pouvait aller.

Je pris le contact direct avec mon ami Dupré, mon ami Fort, et ce brave Jean Tillet (dit *Jacques*) du commissariat de police d'Aulnay.

Maurice Dupré me fournit une section complète et m'alimenta en cartes de toutes sortes (Dupré est décoré de la Croix de guerre, [avec citation à l']ordre de la division. Il est naturellement de Vengeance).

À Blanc-Mesnil, Gillet, secrétaire adjoint de la mairie, monta une compagnie entière qui fit merveille à la Libération en combattant avec la 2^{ème} DB. À Aulnay, Gillet monta également une compagnie qui fit son devoir.

À Gagny, Boutonnet avait groupé une centaine d'hommes et les avait parfaitement en mains. Tout allait bien.

7.2 1943.

En 1943, vers le milieu de l'année, je fus inquiété par le ministère de l'information qui m'accusait de faire des articles semant l'agitation et de la propagande anti-gouvernementale. La *Propagandastaffel* s'en mêla et il fallut freiner.

² Ce groupe est un des 95 réseaux Buckmaster homologués.

À Gagny, le maire Richard avait réussi à soustraire aux Allemands une réserve d'essence de quatre mille litres. Dénoncé par un nommé Heydel, j'eus toutes les peines du monde à le sauver.

Ce fut alors la période du travail obligatoire.

Les arrestations se multiplièrent. À Montfermeil, l'architecte communal, Jean Berthier, fut arrêté pour avoir bu le champagne pour la prise de Tunis. Emmené à Compiègne puis à Buchenwald, Berthier avait glissé, entre vitre et rideau du wagon qui l'emmenait à Compiègne une lettre adressée à sa femme lui demandant de me prévenir d'urgence. Il est heureux que cette lettre soit tombée entre les mains d'une patriote sinon je ne pourrais pas écrire, très probablement, ce qui est sur ces feuillets.

Pendant cette période 1943-1944, le Groupe Franc progressa d'une manière extraordinaire. Je comptais 292 membres actifs dans la région du Raincy et environ 250 dans la région nord-est. Il vint un moment où les réfractaires au travail obligatoire en Allemagne devinrent de plus en plus nombreux et il fallut aviser.

7.3 Les réfractaires.

Ils étaient dirigés, suivant leurs aptitudes, sur divers centres. J'en adressai une partie à Boran, près de Chantilly, à M. *France*, place carouges ; une autre partie à Vincelottes, près de Vincelles, à quelques kilomètres d'Auxerre. Ils s'adressaient à M. *Perrin*. On peut remercier ces deux bons Français dont je ne connais pas les noms véritables.

D'autres encore, les plus aptes, étaient enrôlés. Ils étaient dirigés sur le pont Becker, à Villemomble, chez Marcel Wasterlain qui leur donnait asile dans ses huit pavillons situés à flanc de coteau d'Avron.

Avec l'aide de Marcel Wasterlain, j'avais monté une boucherie clandestine qui vendait une partie de la viande à la population et, avec le bénéfice réalisé, nourrissait les maquisards du « Petit Maquis ».

La soupe était portée deux fois par jour par les membres du Corps Franc qui étaient groupés dans le quartier du stade. Il y avait là Simon, Langet, Mantey, Cabanel, Lourdeaux, Bocheté, Baudrot, Lelièvre, Primars, Cayeux, Gusmini, Rimini, Courbart, les frères Saint-Étienne, etc. La boucherie était tenue par Jean Gaulin et Wasterlain, bouchers de métier. J'avais mis 180.000 F. à leur disposition et Wasterlain 70.000.

Plus tard, dans ce « Petit Maquis », vinrent se garer les tirailleurs tunisiens et marocains évadés de la Fosse Maussain.

Deux cent soixante douze réfractaires et 18 tirailleurs ont passé chez moi, avant d'être dirigés vers l'un ou l'autre centre.

Ce fut là, à mon avis, de la belle besogne d'entr'aide.

Pas un ne fut donné, pas un n'a parlé.

7.4 Alertes.

En juin 1944, Jean Gaulin et son ami Maurice Fialon, qui étaient recherchés par la Milice et qui se cachaient chez Wasterlain, décidèrent de faire une partie de pêche au canal de Chelles. Ils étaient à peine installés qu'ils virent des camionnettes s'arrêter, des GMR en descendre et les cerner. Fialon était armé, il tira et blessa l'un des GMR, puis il se jeta à l'eau et s'enfuit à la nage. Gaulin fut arrêté.

Le soir même, j'étais averti. Je ne doutais pas qu'une descente serait faite chez Wasterlain. Dangereuse histoire, car nos maisons étaient pleines. Tout le monde descendit de nuit au stade.

Effectivement, le lendemain, on venait arrêter Marcel Wasterlain.

Suzanne ne voulait pas laisser partir son mari et me téléphona. Je vins et m'enquis des motifs d'arrestation et du lieu d'incarcération. Apprenant qu'il était dirigé sur la rue Bassano, je

téléphonai à notre ami Bardou, inspecteur chef de la 1^{ère} brigade mobile qui vint me voir le lendemain matin à la première heure. Nous arrangeâmes l'affaire ensemble et, après avoir garé Fialon, Wasterlain sortait le jour même, Jean Gaulin dix jours après. L'affaire était classée. Ce fut quelques jours après que Moronval voulut arrêter à nouveau Jean Gaulin.

Je passe sous silence les multiples actions de notre Corps Franc pendant cette période, les alertes et les déplacements de nuit. Ce fut la vie de tous ceux qui ont œuvré pour la Libération, ni plus, ni moins.

Un fait cependant mérite d'être rapporté. La veille de Noël 1943, Malézieux Jean Émile avait été chargé d'une mission à Chelles pour le docteur Blanchet. De retour de sa mission, vers 23 heures, il fut arrêté par une patrouille allemande qui lui demanda ses papiers. Fouillé, il fut trouvé porteur de son brassard. Son compte était bon et il fut immédiatement encadré. Sortant son coutelas qu'il portait le long de sa jambe, il poignarda deux Allemands, effondra le troisième d'un coup de tête, arracha l'arme du quatrième et s'enfuit avec.

Le lendemain trois Allemands, faits prisonniers sur la route de Gournay étaient exécutés par les membres du Corps Franc. Leurs corps furent jetés dans les fouilles de Gagny.

8 Le 1^{er} Régiment Franc de Paris.

Le 14 janvier 1944, Charles Renaud, arrêté à Paris, était enfermé, passait à la baignoire et fut dirigé sur Mauthausen en attendant Melk et Ebensee.

Auparavant, Charles avait joint un homme qui a son histoire : Charles Hildevert.

Charles Hildevert était marchand de pommes de terre sur le marché du Raincy. Maréchal-des-logis d'artillerie, homme simple et brave, ardent patriote, il avait avec lui une dizaine d'hommes de sa trempe. Il avait mis toute sa famille dans l'action : sa femme, sa fille, ses deux fils.

Présenté à *Armand* par Charles Kretz, Charles Hildevert fut immédiatement d'accord. Il fut décidé qu'il monterait un bataillon, et que, étant donné que ses hommes étaient déjà groupés au sein du groupe *Armand Spiritualist*, le tout formerait un régiment : le 1^{er} Régiment Franc de Paris.

Je suppose bien qu'*Armand*, qui était en liaison directe avec Londres, avait reçu des instructions.

À Gagny, Charpoux et Heckel ne s'entendaient pas. Charpoux décida de joindre Hildevert et de laisser Clément Terral, ce qu'il fit. Hildevert avait ainsi sa première centaine à peu près formée.

Au Raincy et dans la région opérait un détachement du génie dans lequel se trouvait un sympathique adjudant : Louis Devilliers. Hildevert et Devilliers se lièrent bien vite d'amitié et, comme Louis était tout disposé à s'enrôler avec armes et bagages, l'entente fut vite faite. Devilliers prenait le commandement de la seconde centaine et amenait quelques hommes et passablement de matériel de guerre. Kretz, qui avait quitté Desmets à la suite de son histoire de cartes vendues à son profit, recruta pour le compte d'Hildevert. Il compléta ainsi, à peu près, la 1^{ère} centaine.

Certain jour, Saxonoff, qui se trouvait chez Marcel Wasterlain, me rencontra. Il en parla à Charles Kretz qui vint immédiatement me trouver et me présenta à Charles Hildevert. Nous nous connaissions depuis longtemps mais je n'étais pas au courant de ce qu'il voulait faire. J'avoue qu'à ce moment je me demandais avec angoisse ce que j'allais faire pour armer mes hommes. Hildevert me mit au courant de l'importance du matériel de guerre mis à sa disposition. Il n'y avait pas à hésiter : j'acceptai de monter deux centaines.

Hildevert me demanda de prendre le commandement de la 3^{ème} centaine et de réserver à Spoden le commandement de la 4^{ème}, ce qui fut fait. J'amenai donc 6 hommes pour compléter la 1^{ère}, 31 hommes à la seconde, 101 à la 3^{ème}, 27 hommes à la 4^{ème}.

De plus, comme la 5^{ème} compagnie, bataillon Clément Terral, était incomplète, les 49 hommes du groupe Malézieux (Boutonnet) lui furent incorporés.

Ce fut donc 165 hommes, dont les noms sont sur les états remis au groupement Vengeance qui furent mis à la disposition du bataillon Hildevert et 49 au bataillon *Armand* soit 215 hommes. J'avais tenu ma parole.

À ce moment, les groupes Murel et Gohel demandèrent à marcher avec, l'un le 2^{ème} bataillon Armor, l'autre avec le 4^{ème} mobile GDMR³. Satisfaction leur fut donnée.

À Sevran, Dupré tenait une section complète à la disposition de la 4^{ème} Hildevert. À Blanc-Mesnil, Gillet et Lambot, y compris Robert Fort, demandaient à rester indépendants pour libérer leur commune, ce qui était normal étant donné que les armes en notre possession furent remises.

Entre temps, Clément Terral avait été arrêté et déporté en Allemagne. Picard (lieutenant *Pierre*) prit le commandement de son bataillon.

Voici, intégralement rapportée, la situation en août 1944.

9 Libération.

Les coups de main se succédaient sans arrêt. Charpaux, Devilliers, Marcou, en comptent un certain nombre à leur actif. Il est vain de les rappeler..

9.1 Préparatifs.

Le gros des armes était entreposé à la Râperie de Saint-Pathus. Les premiers ordres reçus étaient les suivants :

- Se rendre sur le terrain par groupes séparés et à pied.
- Emporter des outils. Les officiers et sous-officiers des cartes et des jumelles.
- Éviter à tout prix les accrochages. Si un groupe est engagé, éviter d'intervenir sauf en cas de nécessité absolue.
- Éviter, en arrivant dans les villages, que les hommes s'éparpillent et ne fêtent trop bien la libération avec les habitants.

Si ce ne sont pas les termes exacts, l'esprit y est.

Paris se libérait. Un moment, nous fûmes sur le point de nous y rendre. Il eût mieux valu.

Armand se rendit à Saint-Pathus pour préparer l'action. Il retrouvait là-bas le commandant Loridon et la section de Saint-Pathus dont on ne parle jamais, mais qui firent pourtant un travail effectif.

Enfin le sujet fut donné : il s'agissait tout d'abord d'occuper le terrain, puis le gros du régiment ayant rejoint, d'attaquer derrière des chars qui devaient être aéroportés.

Il n'y avait pas suffisamment d'armes pour les 3^{ème} et 4^{ème} compagnies. De plus, comme il avait été décidé, au dernier moment, que l'opération serait faite en camions, le nombre de ceux-ci était insuffisant. Il fut décidé que seules partiraient les 1^{ère} et 2^{ème} compagnies.

Les 3^{ème}, 4^{ème}, plus les centaines de Rosny et de Créteil devaient rejoindre le lendemain pour l'attaque.

Hildevert et *Armand* devaient être de retour le lendemain du départ vers 18 heures.

9.2 Engagement.

La 5^{ème} compagnie (Gagny) fut déplacée et prit possession de l'usine de Freinville, près de Sevran. Elle ne put partir faute de camions. Son départ fut remis au lendemain.

Armand donna l'ordre du départ pour le jeudi dans la nuit. Le lieutenant parachuté Chaigneaux, d'Alger (*Jean-François*), refusa de partir, trouvant l'entreprise trop hasardeuse.

³ Sigle peu lisible.

Hildevert préleva, à ce moment, sur la compagnie Marcou, douze hommes de premier ordre pour combler des vides, promettant de les rendre sur le terrain. Le brave Marcel Wasterlain était du nombre.

Dans la nuit du vendredi au samedi, Hildevert me fit appeler. Il me confia le commandement du PC du 30 de l'allée Groslier et me fit promettre de tout préparer pour le soir. Ce fut promis. Je restai avec lui toute la journée ainsi que Charles Kretz. Le soir, à 22 heures, je lui dis au revoir.

L'ordre cette fois était formel. Il fallait l'exécuter.

Le départ devait avoir lieu à 2 heures ½ du matin.

À 2 heures, la compagnie Devilliers était prête. À 5 heures, la compagnie Charpoux ne l'était pas encore. À 5 heures ½ le convoi s'ébranlait. C'était trop tard et cette première faute devait avoir des conséquences tragiques.

À la sortie de Livry, la camionnette transportant les munitions de la 1^{ère} compagnie tombait en panne. Le chauffeur qui devait la conduire avait oublié de prendre le départ. C'était un remplaçant qui conduisait. Dans cette voiture se trouvait Marc Richard, ex-maire de Gagny avec les papiers de la compagnie. Lorsqu'elle se décida à repartir, le convoi était loin. Le mieux à faire était de regagner le PC, ce qu'elle fit.

9.3 Accrochages.

Pendant ce temps, le convoi poursuivait sa route et à Vinantes eut lieu le premier accrochage sérieux. Comme une bande de démons les hommes se ruèrent à l'assaut de deux blockhaus allemands et les prirent avant même que les Allemands aient songé à réagir. Puis ce fut l'accrochage de Juilly, et enfin celui de Saint-Pathus.

C'était peut-être beau, mais c'était maladroit.

Le convoi, allégé d'un mort mais chargé de 84 prisonniers dont un colonel, arriva sur le terrain avec des hommes sur les garde-boue, sur les toits des voitures. Une véritable entreprise cinématographique. *Armand*, désolé que ses ordres n'aient pas été suivis, ne cessait de répéter : « ce n'est pas cela que j'avais commandé ».

Chaigneaux, lui, était plus optimiste. Hildevert était heureux d'être rendu. Charpoux ne disait rien, Devilliers craignait la suite.

Une vingtaine d'hommes furent laissés à la garde des armes et des prisonniers.

9.4 Le désastre.

Le convoi s'ébranla ensuite pour prendre position.

Les blindés allemands apparurent. Ce fut la lutte. Elle fut dure. Durant sept heures, les nôtres luttèrent, mais quoi faire contre de l'artillerie ? Au loin, la Râperie brûlait, les hommes étaient acculés à l'étang de Rougemont. Un obus déchiqueta Charles Hildevert qui était en train de manger un quignon de pain et tua ses deux fils. Spoden était tué, Chaigneaux (*Jean-François*) également, Bussièrès était tombé les bras en croix, Brunet était mort.

Les hommes avaient tenu jusqu'à l'extrême limite, il fallait fuir. Le sauve-qui-peut retentit et ce fut la curée.

Beaucoup des nôtres furent fusillés au retour.

Lorsque les avions anglais vinrent, le lendemain, pour apporter les chars, il n'y avait que des morts pour les recevoir.

Au Raincy, l'attente fut longue. Le groupe Picard avait rejoint, mes hommes étaient prêts. À 22 heures, il n'y avait aucune nouvelle. Les estafettes ne pouvaient passer. L'attente se prolongea toute la nuit et le lendemain, les premiers rescapés firent leur apparition. À 14 heures, les chars américains débouchaient, c'était fini pour le premier Régiment Franc de Paris.

Les hommes étaient désespérés. Il y avait de quoi. Je ne l'étais pas moins. Assailli de demandes des femmes ou des enfants de ceux qui étaient partis, ce n'était pas une sinécure et quoi faire des hommes qui restaient ?

J'en dirigeai une partie sur Sevran. Elle coopéra au combat et perdit Contensin.

Une partie fut dirigée sur Blanc-Mesnil. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer, accrochés trois fois et il fallut nous dégager. Nous arrivâmes lorsque la 2^{ème} DB était en pleine action. La compagnie de Blanc-Mesnil avait donné superbement. Lambot avait été décoré par le général Leclerc avec 14 de ses hommes. 24 décorations ont été remises depuis.

Le secteur nord est était libéré, notre rôle de résistants était terminé.

Voici, en toute vérité, ce qu'a pu faire le Corps Franc.

10 La curée.

10.1 En prison.

Les premiers jours de septembre furent employés à compter nos morts et les disparus. Le 10, d'accord avec Charles Kretz et Boutonnet, nous décidâmes de regrouper les débris et de reformer le bataillon Hildevert pour nous mettre à la disposition de l'état-major et continuer la lutte.

Nous devons avoir rendez-vous le 11 à 17 heures. À 11 heures, j'étais arrêté ainsi que ma femme.

Il s'était passé ceci, qui doit être pour nous une excellente leçon : de toutes parts avaient surgi un nombre incalculable de soi-disant résistants, que nous n'avions jamais vu dans la clandestinité et encore moins au combat et qui se vantaient d'avoir été, pour le moins, martyrisés par les Allemands. Armés de mitraillettes qu'ils avaient dérobées, cette lie de la population avait formé les fameuses Milices Patriotiques, dont Maurice Thorez demanda lui-même le licenciement.

Véritablement, le tableau n'était pas joli à voir et il m'a donné, à moi qui étais pourtant averti, une piètre idée de la mentalité humaine. Je ne regrette pas ce qui s'est passé. Je regrette seulement qu'il y ait eu tellement de lâches.

Je leur demandai pourquoi cette arrestation. Ils me répondirent textuellement : « Nous sommes communistes, nous voulons le pouvoir. Nous savons ce que tu peux faire, ne compte pas que nous te laissions en liberté ». Je leur demandai où ils avaient l'intention de me conduire et quel était leur mandat. « De mandat, on s'en fout. Où on te conduit ? En tôle ». Et c'est ainsi, mitraillette dans le dos, que nous fûmes montés au fort de Romainville et incarcérés.

J'ai vu, là, la première nuit, des tableaux à faire rougir un SS. J'ai vu assassiner des hommes. Je me suis interposé au péril de ma vie. On s'est aperçu ensuite que ces hommes étaient trois FTP du groupe des Lilas arrêtés par erreur.

Au bout de 3 jours, sans être interrogé, je fus conduit à Fresnes. Le directeur refusa de me prendre en charge. On nous expédia à Vincennes et le lendemain, à Noisy-le-Sec. Nous y restâmes 63 jours.

Pendant ce temps, ces hordes pillaient notre demeure. Et toujours pas d'interrogatoire, on ne demandait même pas qui nous étions.

Enfin je réussis à faire passer un billet à Blanc-Mesnil. Deux jours après, un ordre formel du préfet de Seine-&-Oise nous rendait la liberté et ce fut le directeur de la police des deux départements qui vint lui-même nous prendre en voiture.

10.2 La manœuvre communiste.

Une partie de ce qui m'avait été volé a été retrouvé. J'ai fait boucler ceux qui m'avaient arrêté. Ce que je n'ai pas pu faire, c'est d'arrêter la campagne immonde que ces salauds ont

déclenchée. La manœuvre était claire. On savait que mon journal s'était sabordé et reparaîtrait. On savait que je n'épargnerais pas ceux qui s'étaient paré du titre de résistants alors qu'ils n'y avaient aucun droit, on savait aussi que bien peu parmi cette population de 100.000 âmes pouvaient s'enorgueillir de ce titre. Alors on nous a salis, nous et d'autres. Il leur fallait les leviers de commande. Ils les ont eus.

Peu importe, la Vérité finit toujours par sortir. Nos hommes sont regroupés, ils sont plus forts et décidés que jamais, ils ont compris.

Un jour viendra où nous pourrons dire ce que nous pensons.

Je souhaite pour eux que nous ne passions jamais à l'action.

Signé : Marcou

11 Additif.

Nos amis me font observer que j'ai omis de vous signaler tout ce qui pouvait être mis à l'actif du Corps Franc.

Je ne puis leur refuser cette satisfaction, mais est-ce bien nécessaire ?

Il faudrait reprendre toutes les actions individuelles et je n'ai pas tenu, et pour cause, un mémento journalier.

Je peux indiquer :

- émissions clandestines (Radio Jacques, renseignements pour la RAF) ;
- exécution de Hill, exécution de Spillmann, exécution de petites patrouilles allemandes ;
- arrestations de membres du RNF et de miliciens ;
- coupures de voies à Sevrans, à Aulnay, à Villemomble (voie de Rosny à Noisy), au pont de la folie (entre Bondy et Noisy-le-Sec), destruction d'un transformateur ;
- transport d'armes de Saint-Pathus au Raincy, réception de parachutages (mêmes lieux) ;
- prise de 400 litres d'essence (23 août), de 2 tonnes de chocolat (23 août) ;
- convoi coupé et partiellement détruit à Villeparisis (22 août 1944) ;
- coopération à la prise du fort de Chelles (27 août 1944) ;
- participation à la libération de Chelles (28 août 1944) ;
- en liaison avec les troupes américaines, destruction d'un char et d'une batterie d'artillerie à Villevaudé ;
- participation aux coups de main de Vinantes, Juilly, Saint-Pathus (25 août 1944) ;
- participation au combat d'Oissery (25 août 1944) ;
- participation à la libération de Sevrans et de Blanc-Mesnil (27 et 28 août 1944) ;
- etc.
